

De l'anticipation à la futurocratie

Pourquoi croi-t-on que l'avenir est prévisible (et en général que certains le prédisent mieux que les autres, donc qu'il vaudrait mieux suivre ces gens-là) ?

Pendant des siècles, la raison fut d'ordre cosmologique : la structure de l'Univers était telle qu'il devait y avoir des cycles, par exemple ; les phases de l'histoire humaine (comme le développement et la destruction des univers) obéissaient à un ordre de succession obligatoire (Platon ou Hésiode le croyaient). Version mineure : l'astrologie qui suppose une relation déterminante entre la disposition des planètes (plus ou moins prévisible par des astrologues puisqu'ils savent annoncer les éclipses) et le destin de chacun. C'est de cette façon que la maîtrise du calendrier joua un tel rôle dans l'histoire de l'Empire chinois. Tout est en correspondance avec tout et tout obéit à une loi unique inscrite depuis le commencement.

Il y a, bien sûr des raisons d'ordre théologique de croire que demain peut être connu: tel peuple ou telle communauté peut se persuader qu'un prophète est inspiré par le Créateur, qu'un livre contient une promesse de l'Éternel, que la destruction, la purification ou la régénérescence du monde sont programmés, peut-être pour une date certaine. Beaucoup de nos contemporains attendent ainsi la seconde parousie et le grand Millenium... Y compris à Washington D.C.

Sans aboutir nécessairement sur des prédictions chiffrées ou datées, le culte du Progrès répandu par les Lumières a, bien évidemment, conféré une tonalité optimiste à toutes les anticipations du futur. Il repose sur deux postulats, l'un étant l'amélioration conjointe de l'ordre humain (vertu, harmonie) et de la somme des connaissances. Le second est que, les sciences progresseront jusqu'au stade où elles éclairciront toutes les lois de la matière et de l'esprit, ou presque. Le futur sera mieux connaissable par révélation des causes et des effets et davantage gouvernable. La prédictibilité de l'avenir est donc prévisible. Saint-Simon en montre une des conséquences possibles : remplacement du gouvernement des hommes par le règne des choses, entendez par l'application de règles rationnelles en lieu et place du déchaînement des passions et superstitions.

D'où une autre raison de croire l'avenir prévisible : une philosophie de l'Histoire, de type hégélianisme, marxisme ou positivisme de Comte. Ces théories concluent généralement que le réel étant rationnel doit tendre à un certain état de perfection et que l'histoire de notre espèce, passant par de grands cycles dominés par un principe explicatif et structurant (religieux, philosophique, scientifique positif) ou par un mode de développement (féodalisme, capitalisme, socialisme) mène à un accomplissement des possibilités humaines. Une théorie comme celle du futurologue Alvin Toffler avec ses trois « vagues » (de la matière, de l'énergie, de l'information d'où société agricole, industrielle et communicationnelle) pour expliquer l'histoire humaine est une version appauvrie de ce qui précède et adaptée aux jeunes cadres des années 70/80.

Bien d'autres facteurs ont contribué à populariser l'idée d'anticipation.

Parmi elles, la littérature du même nom, ou du moins les œuvres décrivant un monde futur – soit pour s'émerveiller des bonheurs dont nous comblera la science, soit pour s'inquiéter de la déshumanisation probable de nos descendants – On songe ici à Jules Verne à H.G. Wells et à nombre d'auteurs dès la fin du XIX^e siècle. Les anticipations de la Belle Époque comprennent des merveilles que nous attendons toujours ; ainsi l'inévitable Robida qui prévoyait les transports presque exclusivement aériens, l'aérochalet, les "machines à enseigner" branchées sur le cerveau de chaque élève, la régulation des climats et la construction d'un continent artificiel et une alimentation non moins artificielle par synthèse chimique. Cette littérature fonctionne souvent suivant le principe de l'invention imaginaire : elle postule que la science va prochainement résoudre un problème d'énergie, de transport, de communication encore hors de portée au moment où l'auteur écrit. Cette littérature ignore souvent les conséquences culturelles et sociales de ces innovations, si bien qu'elle décrit facilement un monde transformé par de nouvelles possibilités, de nouvelles richesses, de nouvelles conquêtes, mais avec les mêmes mentalités, les mêmes rapports de pouvoir... Il est vrai qu'il existe aussi toute une littérature de l'utopie ou de la contre-utopie (Orwell, Huxley..) qui prend prétexte d'une description du monde futur pour délivrer un message alarmiste sur le présent.

Les sciences humaines ont également nourri l'espoir d'une connaissance des lois de l'interaction humaine, donc de la possibilité de l'anticiper pour l'améliorer. Les constantes et récurrences statistiques, probabilistes, sociologiques, économiques (tels les cycles) offrent la perspective d'une prospective fondée sur des régularités.

Futurologies : des trentes glorieuses au développement durable

Enfin et surtout, la foi en la prospective s'est développée pendant les trente glorieuses, voire au-delà. Après-guerre tout se conjugait pour nourrir la foi en un avenir meilleur et calculable : la prospérité économique, les spectaculaires réalisations de la technique et la montée d'une technostructure favorable à la planification. Il était alors évident que nous aurions un contrôle croissant sur un destin linéaire et universel (l'unification de la planète par la science et la prospérité était à l'ordre du jour). Les problèmes matériels devant être résolus par la croissance continue, resteraient à régler des problèmes psychologiques et sociaux comme l'adaptation des mentalités à la société des loisirs.

Il faut bientôt parler d'une idéologie structurée. Ce fut d'abord celle de la société post-industrielle : le passage d'un monde où machines et les hommes travaillent à produire des biens tangibles à un monde organisé autour de la production de connaissance.

Cette utopie postindustrielle dont les tenants les plus brillant sont Daniel Bell et Kenneth Boulding, attend d'abord le règne de l'abondance généralisée (ce qui, soit dit en passant aurait réfuté le marxisme alors prédominant chez les intellectuels). En point de mire quelque chose qui ressemble à une fin de l'histoire. Une société des loisirs et de la connaissance où les individus s'épanouiraient dans la recherche de modes de vie

diversifiés et d'expériences variées. Telle semblait être la promesse de l'avenir. Seul le retard des mentalités pouvait y faire obstacle.

À la fin des années 60, les travaux d'Hermann Kahn, les anticipations des think tanks et des divers comités d'experts ou de planification sont tous dans ce registre.

L'inévitable Alvin Toffler, fort influent outre-atlantique, mais méprisé par les intellectuels français incarne le passage de l'abondancisme à l'idée de « société de l'information ». Il prophétise une société de la communication et de l'immatériel. Individualité, obsolescence, vitesse et changement en forment les valeurs cardinales. Tout discours extatique sur la libération par les TIC, l'entreprise en réseau, la cyberdémocratie et autres coquecigrues professées par les dévots d'Internet est là en puissance, depuis plus de trente ans.

D'une certaine façon l'idéologie de la communication des années 90 (société du savoir tous nomades, tous internautes, tous pacifiques...), la théorie de l'élargissement des années Clinton (gouvernance, marché, droits de l'homme et nouvelles technologies se répandant sur la Terre, suivant la société la plus avancée dans ce nouveau sens de l'Histoire, les U.S.A.), ou le discours sur la mondialisation heureuse qui précède le 11 Septembre sont des balbutiements du modèle utopique post-industriel.

Enfin, un dernier courant a largement contribué au goût de la prospective, ou plus exactement a justifié ses demandes de transformation de la société. Il repose sur la révélation des catastrophes qui nous attendent si nous continuons dans le même sens : nous l'appellerons écologique-catastrophique.

Le catastrophisme actuel annonce toujours des apocalypses aux causes multiples et se nourrit de projections sur l'effet de sphère et la dégradation de la couche d'ozone au cours des prochaines années, mais se souvient-on que, dans les années 70 les courants dits de la croissance zéro, s'appuyant sur des travaux comme ceux du célèbre Club de Rome ? Ils annonçaient des chiffres terrifiants d'épuisement des ressources et de l'énergie, augmentation de la pollution, et autres dont on peut mesurer l'inexactitude (ne serait-ce que parce qu'ils reposaient sur des taux de croissance d'avant la crise de 1973). ? Les pluies acides ont subi le même sort.

Les anticipations sur le réchauffement climatique sont-elles aussi trompeuses ? Toujours est-il que c'est sur ce modèle que fonctionne la faculté, plus ou moins relayée par des travaux d'experts, de décrire une réalité inquiétante, avec épuisement des ressources et énergies et contrecoup affolant du progrès et du développement.

Cette tendance s'exprime à travers la pensée du risque ou plutôt du « nouveau risque ». Et suscite des contradictions plus difficiles encore. Comment réduire le danger – la conséquence négative de nos choix techniques actuels –, comment mesurer notre responsabilité à l'égard du futur, sans une connaissance qui nous fait défaut ? comment développer la prescience des effets lointains, en faisant appel à la science et à la technique, source de nos maux puisque source de pouvoir ? Pourquoi la puissance, comme capacité de tout transformer, se heurte-t-elle à notre impuissance à décider ?

La première tentation, celle du Club de Rome et du MIT dans les années 70, par exemple, consiste à prolonger des courbes : PNB, épuisement des ressources, pollution,

population, puis à modéliser leurs interactions probables. En l'an 2000, date butoir de la plupart de ces prédictions, nous aurions dû ne plus avoir de carburant, ni un certain nombre de métaux essentiels et le système aurait dû s'arrêter. Dans les anticipations du réchauffement climatique, la marge de variation (et l'évaluation des conséquences négatives) proposent un évanail bien plus large.

La futurocratie optimiste postindustrielle jugeait des politiques à l'aune de leur apport au courant de la prospérité, de la modernité et des technologies. La futurocratie de la croissance-zéro à leur capacité de freinage avant la catastrophe. Le discours sur le développement durable semble plus modeste : du futur attendu, il ne déduit qu'un impératif négatif (et non plus un exigence de construire un monde conforme à ses potentialités cachées). Cet interdit semble plus modeste : ne rien faire qui porte un dommage irréparable à des ressources non-renouvelables, ne faire courir aucun danger à nos contemporains ou à nos successeurs, de n'exercer aucune puissance ni de ne gagner aucune richesse au détriment de l'autre. D'où l'obsession du « non quelque chose » : non-renouvelable, non définitif, non dangereux, ...

Typologies de l'erreur

Que valaient les prédictions du passé ? Le pensable, à cinquante ans de l'an 2000, c'était, pour les plus audacieux, la conquête de l'espace, la mutation du communisme (mais certainement pas sa chute), la mécanisation, l'État-Providence, la Révolution venue du Tiers Monde, la société des loisirs, la fin des idéologies, l'affrontement des blocs, la foule solitaire, la surabondance des biens de consommation, l'homme-robot ou la guerre mondiale.

Nombre de données ont été négligées, soit parce que trop "archaïques" pour être considérées (la question des Balkans comme en 1900, le chômage comme au XIX^e siècle, une grande épidémie comme au Moyen- Age, l'Islam comme au VII^e siècle), soit trop récentes (les nouveaux pays émergents, Internet, les biotechnologies, les post-communismes). Et la surprise peut venir aussi bien d'un facteur que l'on croyait intangible (telle la guerre froide) et qui disparaît que d'une donnée que tous croyaient éphémère et qui perdure (personne, dans les années 60, n'aurait imaginé qu'à la fin du siècle, on ne s'intéresserait plus guère à la conquête de l'espace ou que l'enseignement se pratiquerait encore en rassemblant des élèves dans un bâtiment face à un maître).

Les anticipations d'hier montraient la famille du nouveau millénaire dans leur fusée, papa et maman étudiant les étoiles pour la science, pendant que les trois enfants jouaient avec le chien robot. Or l'erreur n'était pas seulement d'imaginer des développements de l'astronautique et de la robotique qui tardent encore. Ni d'avoir cru qu'un engin aussi polluant et incommode que la voiture serait remplacé. C'était de ne pas avoir prévu que les couples mariés travaillant et avec trois enfants deviendraient une rareté statistique.

Le plus célèbre des futurologues, Hermann Kahn, reconnaissait que, si l'on avait appliqué ses propres méthodes au début du siècle, on eut été incapable de prévoir les événements suivants : - la première guerre mondiale - la puissance des U.S.A - La montée du communisme et de l'URSS - les fascismes et dictatures - les nouveaux concepts de Bohr, Einstein, Freud, Broglie, Schrödinger. Excusez du peu !¹

Et Kahn d'avouer : "Dans la plupart des projections que nous étudions et qui prévoient les événements vingt ou trente ans en avance, ce qui serait le plus surprenant, ce serait précisément que tout se passe sans surprise. Il n'y a donc pas de raison qu'une projection "sans surprise" soit vraisemblable. Mais elle peut être la plus vraisemblable des projections possibles."² L'auteur fut d'ailleurs victime de sa propre loi ; parmi les surprises qu'il avait négligé d'ici l'an 2000, quelques brouilles comme l'effondrement de l'URSS, la fin des trente glorieuses, les micro-ordinateurs ...

"Il y a un siècle, en prévoyant les changements à venir dans cinquante ans on risquait moins de se ridiculiser qu'en tentant maintenant de deviner ce qu'il adviendra dans cinq ans"³ disait Koestler qui, sollicité de diagnostiquer à quoi ressemblerait la vie en 1980, annonçait ce qui ne changerait pas : la monarchie anglaise, la médiocratie, la famille, le mariage, les règles générales de fonctionnement de l'Université et les mots croisés du Times. Il fallait de l'intrépidité pour parier sur la survie d'institutions aussi vermoulues à une époque (1969) où ceux qui ne prévoyaient pas la révolution pour l'année suivante et les stations orbitales habitées pour celle d'après étaient réputés incurablement rétrogrades. Mais Koestler se trompe quand il mise sur deux anticipations high-tech : les robots domestiques remplaçant quasiment la ménagère et les techniques de télétravail ou téléconférence (en trois dimensions de type hologramme). Ici, l'auteur du "Zéro et l'infini" ne se leurre pas sur la nature de l'évolution technique. De fait, domotique, robotique, techniques de restitution du relief, 3D, image numérique, télématique, et autres sont théoriquement capables de réaliser ce programme. L'erreur porte sur l'ampleur du changement et sur ses conséquences : pour des raisons économiques, psychologiques ou autres, ni la corvée de peluche robotique, ni les cadres cathodiques n'ont changé nos vies. Ce qui, techniquement parlant, pourrait être une routine est une rareté de fait, une curiosité d'importance marginale. Et comme par hasard, les progrès en question sont deux "merveilles de la science" espérées depuis fort longtemps ; dès 1879, treize ans avant que Bell n'inventât le téléphone, Jules Verne⁴ décrivait une réunion de conseil d'administration à distance dont les membres séparés par des continents se parlent et se voient pourtant grâce à leurs merveilleuses machines. Quant au robot domestique bon à tout, il est un des classiques de l'anticipation Belle Époque...

Le bêtisier serait donc inépuisable des futurs annoncés mais jamais vérifiés.

À la rubrique scientifique, tel essai sur l'effondrement du capitalisme y voisinerait avec tel autre sur l'inévitable conflit sino-soviétique ou sur l'Europe finlandisée ; les

¹ Nous empruntons cet exemple à Denis de Rougemont dans *L'avenir n'est écrit nulle part* Stock 1977.

² Herman Kahn et Anthony J. Wiener, *L'an 2000*, Robert Laffont, 1968

³ Arthur KOESTLER *The Times* 2 Oct 69, reproduit in "*The heel of Achilles*" Hutchinson and co. 1974

⁴ dans *Les 500 millions de la Begum*

travaux des commissions du Plan français qui n'ont vu venir ni Mai 68, ni la crise du pétrole ni la montée du chômage, répondraient à ceux des futurologues américains qui annonçaient pour des dates déjà révolues la généralisation des machines à traduire et enseigner et le contrôle du climat ou encore un tableau de la maison de l'an 2000 avec une ménagère entourée d'hologrammes et d'ordinateurs-cuistots ferait contraste avec le tableau d'un monde retournant aux éoliennes et à la propulsion hippomobile.

Il est tentant de conclure que les augures, fussent-ils célèbres et compétents, se trompent par manque d'imagination, faute de penser l'aléa et au nouveau. Ce n'est pas faux : voir la façon dont la crise de l'énergie a pareillement démenti ceux qui idolâtraient l'expansion ou ceux qui prônaient la croissance zéro. Mais le retour de l'oublié surprend autant que la cruauté de l'inédit : résurgence de "l'archaïque", permanences et résistances déroutent toujours.

Car, troisième facteur perturbant, au théâtre de la prophétie, vraie ou fausse, il est rare d'interpréter des créations. Les statistiques jouent en faveur du "tout est dit". Et il n'est guère de coup de dés qui puisse surprendre et il y a trop de scénarios concurrents pour qu'ils soient tous faux.

De la Belle Époque à la postmodernité

Les intuitions de Jules Verne (voyages aériens, sous-marin, allongement de la durée de vie, nouvelles énergies) font partie de notre patrimoine, comme, outre-Manche, celles de Wells dont le palmarès de prédictions vérifiées n'est pas non plus négligeable : dans ses romans, il met en scène l'avion, le tank, la bombe atomique, et pressent même une guerre franco-allemande à cause de Dantzig en 1940 ! Mais le même Wells se prend parfois au sérieux et veut faire de la prévision scientifique, il renie alors ses oeuvres de fiction : "il considère que les transports aériens n'ont, en 1902, pas d'avenir, que le tank n'est, en 1901 pas une invention raisonnable et, en 1924, qu'il s'écoulera des siècles avant qu'on parvienne à appliquer la théorie d'Einstein et à maîtriser la désintégration de l'énergie."⁵.

Or Verne et Wells ne sont que les plus célèbres des dizaines d'auteurs qui, depuis le XIX^e siècle annoncent le monde où nous vivons avec tant de variantes qu'il n'y a sans doute pas d'éventualité qui n'ait été prévue.

Si les U.S.A. étaient devenus une démocratie populaire, on dresserait des statues à l'américain Edward Bellamy (1850-1898). Son roman utopique "Regard en arrière 2000-1887" raconte comment un dormeur de Boston s'éveillant après cent treize ans découvre une Amérique socialiste. Aux esprits chagrins qui reprocheraient à Bellamy pour avoir prédit que les villes seraient couvertes par des parapluies collectifs (contre l'usage du pépin privé, signe d'individualisme bourgeois), on objecterait que cet auteur avait eu, il y a plus d'un siècle, l'intuition de l'usage des cartes de crédit et que ceci compense cela.

⁵ 2100 *Récit du prochain siècle* Payot 1990

Si une guerre mondiale atomique avait éclaté dans les années 50, cela aurait illustré la prescience de H.G. Wells, si le conflit dressait l'Europe contre les pays arabes, celle de Daniel Halévy⁶ (qui prévoyait aussi les États Unis d'Europe pour 2001), une guerre eurasiatique celle dizaine de chantres du péril jaune... N'importe quelle autre configuration, sauf peut-être celle incluant San Marin, doit faire partie des centaines d'anticipations polémologiques recensées à ce jour⁷. Quant à la réalité, la guerre froide qui l'avait prévu le premier, Alfred Nobel, ou Restif de la Bretonne⁸?

En cherchant bien, on trouverait une trentaine d'auteurs ayant eu l'intuition du téléphone bien avant qu'il existât, à commencer par Francis Bacon, au début du XVII^e siècle : dans sa "Nouvelle Atlantide, il y a des tuyaux conduisant le son, des machines volantes et des bateaux allant sous l'eau. Mais supposons que la technique du pneumatique et du télégraphe tiennent la place qu'occupent aujourd'hui téléphone, télécopie et télématique ; nous admirerions Émile Souvestre (mort en 1854). Pour lui, un jour, le courrier serait distribué à domicile via des tubes sous verre et il y aurait des "fils électriques établissant une correspondance télégraphique aussi rapide que la pensée avec les fournisseurs du dehors" .

Dans le domaine de la prédiction technologique optimiste, les mêmes obsessions se retrouvent à près d'un siècle de distance (l'apprentissage automatisé, les robots domestiques, la simulation du réel en trois dimensions, les communications instantanées et universelles, le travail à domicile), si bien que les prévisions les plus récentes, celles qui nous décrivent les cybernautes dialoguant avec la "communauté virtuelle" et télétravaillant entre deux téléachats, ressemble à une pièce 1900 transposée dans un décor futuriste. Nous retrouvons souvent la métaphore de l'homme-cerveau. Comme d'un poste central, il pilote ses esclaves mécaniques chargés des tâches vulgaires et manie via ses prothèses technologiques toutes les images du monde extérieur, terrain de toutes les explorations virtuelles.

Si l'on accepte de donner un sens assez large à l'expression "prédiction vérifiée", on peut même soutenir que la plupart des événements notables, y compris le 11 Septembre, ont été un jour prévus par quelqu'un dans la masse immense des prophéties démenties. Ou plutôt, les grandes directions prises par l'histoire (montée ou déclin d'une puissance, guerre ou paix, expansion ou échec d'une doctrine) ou les traits principaux de la civilisation future (l'énergie sera ou plus rare ou plus disponible, elle sera plus ou moins polluante, elle sera d'origine ou géothermique, ou chimique ou atomique,...) correspondent à autant d'embranchements qu'a exploré l'esprit d'anticipation. Parmi ses innombrables expériences littéraires, le groupe Oulipo⁹ a inventé une matrice regroupant toutes les situations exploitables dans un roman policier, et cela pour aboutir à la conclusion que la seule intrigue qui resterait encore originale, serait celle où l'assassin serait le lecteur. Ce pourrait être une assez bonne image de ce qu'est la prévision : nous avons lu toutes les intrigues, hélas... Mais le polar nous tiendra en haleine jusqu'au bout, puisque nous savons qu'en réalité nous sommes l'assassin.

⁶ Daniel Halévy *L'histoire de quatre ans 1997-2001* publié dans les Cahiers de la Quinzaine de Charles Péguy (1903)

⁷ Notamment par I.F. Clarke en 1966 *Voices prophesizing war* Oxford University Press.

⁸ Voir à ce sujet Bernard Cazes *Histoire des futurs* Seghers 1986

L'histoire est faite par le seul criminel imprévisible, le lecteur de prophéties ; il trouve assez de coups de théâtre et d'inventions saugrenues en réserve pour surprendre les plus prévoyantes des cellules grises.

Science et prédictions

La difficulté inhérente à toute prédiction "scientifique" est qu'elle doit anticiper des évolutions de nature et de rythme différents. Les unes portent sur la technologie et les changements qu'elle induit, les secondes sur les tendances matérielles lourdes telles celles de l'économie et de la géographie, les troisièmes sur les réalités politiques et géopolitiques, et les dernières enfin sur les mentalités et cultures. Il s'agit de saisir à la fois la logique de la technique, celle des forces collectives, celle des actions des hommes et celle de leurs idées.

Il va de soi que toutes les grandes prédictions doivent peu ou prou participer des quatre genres et qu'aux difficultés de l'anticipation s'ajoute le cauchemar de comprendre leur interaction. Nous n'avons souvent d'autre solution que d'imaginer la prédominance d'un des ordres d'événements, voire d'en imaginer les lois. Toutes les apocalypses et les décadences annoncées à un moment ou à un autre, supposent un élément moteur. On est toujours, qu'on le veuille ou non "technologique", "économiste", "politique" ou "culturaliste".

À chaque logique, nous serions tenté de dire à chaque tempérament, correspond son ou ses "erreurs types". Le "technologique" (et c'est le cas de la plupart des futurologues) tend à penser que l'histoire est une suite d'innovations qui développent mécaniquement leurs conséquences, une accumulation de possibilités à développer. L'"économiste" prolonge des tendances ou dessine des cycles au détriment des ruptures et surprises. Le "politique" se représente l'avenir comme une partie dont il faut prévoir le vainqueur et sous-estime le poids des tendances lourdes et de l'irrationnel. Quant au culturaliste (devinez quel est le vice de l'auteur), il n'aime rien tant que les belles périodisations où se déploie une idée et où agit un mythe, indifférent aux basses contingences événementielles. Il est, bien entendu, possible de cumuler les bévues.

La faute la plus souvent dénoncée est celle du sceptique ; considère certaines données comme intangibles et tient certaines impossibilités comme démontrées. Souvent il croit, comme dans la célèbre phrase de Berthelot en 1887, que "Le monde est désormais sans mystères". Le cas le plus souvent évoqué est celui du chemin de fer : on disait qu'au-delà de 35 kilomètres à l'heure, les voyageurs périraient étouffés. Arago et Thiers le considéraient comme "sans aucun avenir". Le Journal des Savants de 1829 se demandait "Qui s'intéressera jamais à l'invention de M. Niepce ? " Le baron Haussmann déclarait que la lumière électrique inférieure à l'éclairage au gaz allait visiblement à rebours du progrès et qu'il n'y aurait bientôt plus que M. Edison pour y croire. Le même Edison ne croyait pas, lui, au moteur à explosion. Pareillement l'impossibilité de la bombe

⁹ *L'ouvrage de la littérature potentielle*, voir par exemple *La littérature potentielle* et *Atlas de littérature potentielle* Gallimard

atomique, des satellites artificiels ou des missiles intercontinentaux fut démontrée¹⁰, parfois quelques jours à peine avant leur réalisation effective.

Mais la fréquence de telles erreurs “réactionnaires” est très inférieure à celle de la faute inverse, par excès de confiance en notre inventivité. À cet égard, rien de plus typique que la liste des inventions toujours attendues ou bouleversements technologiques sempiternellement annoncés, jamais réalisés. Ainsi, en 1964, la Rand Corporation prévoyait pour les années 70 les machines à enseigner, l'alimentation synthétique, le contrôle du climat, les robots domestiques, les bases lunaires temporaires, le survol de Mars et Vénus, l'exploitation des minerais lunaires et du fond de la mer, les drogues pour contrôler le comportement et le traduction informatisée. Le Hudson Institute dont les travaux inspirèrent le grand succès futurologique des années 68, *L'an 2000* de Herman Kahn nous promettait d'ici la fin du millénaire les armes provoquant des raz de marées, l'exploitation du minerai lunaire, le changement de couleur de peau à volonté, la pratique courante de la “stimulation électrique du plaisir”, les plates-formes volantes, le contrôle du climat, la vie sur la lune et sur les satellites, ainsi que sous les mers, sans oublier le mythe du grand ordinateur central dirigeant tout.

Qu'il s'agisse de transports, d'énergie, de conquête de l'espace, de vie domestique, ou même de performances informatiques, il n'est guère de travaux de prospective qui n'ait péché par exagération. Il y a plus de vingt ans que nous devrions avoir des automobiles non polluantes sinon des véhicules qui se rendent seuls à destination, des films holographiques et olfactifs, des trains à propulsion atomique, des guerres sans morts grâce aux gaz paralysants ou “persuasifs”, et des cerveaux électroniques ayant plus de circuits que nous ne possédons de neurones.

Sans compter que nous pourrions en principe débarquer plus souvent sur la lune, utiliser des véhicules électriques, faire guider nos voitures sur autoroute par balises satellites sans avoir à toucher le volant et créer des cuisines totalement informatisées, nous pourrions sans doute réaliser des situations dont certaines sont anticipées depuis plus de cent ans, mais nous ne le faisons pas.

Dès 1974, Georges Elgozy faisait une petite recension de promesses non tenues : nous aurions dû disposer d'automobiles non polluantes, d'ordinateurs pour relier les foyers aux magasins de vente ou gérer les tâches ménagères, et d'aliments synthétiques dans les supermarchés. On attendait pour 1970 le dessalement de l'eau de mer bon marché, l'utilisation militaire des gaz qui persuadent sans tuer, pour 1976, la télévision et les films holographiques en trois dimensions, les automobiles électriques, pour 1977, la prévention du cancer, le contrôle “efficace” du poids et de l'appétit et les trottoirs roulants généralisés. Pour 1978, ce seraient les autoroutes automatisées, et le train à propulsion atomique, en attendant l'usage généralisé de drogues qui feraient disparaître

¹⁰ Pour d'autres exemples, voir de Closets (*En danger de progrès*, Denoël, 1971) et Bernard Cazes (*Histoire des futurs* Seghers 1986)

la criminalité en 1983 et la synthèse de la vie en 1989. Attendu aussi pour 1970 le cerveau électronique avec autant de circuits qu'un cerveau humain a de neurones et la vitesse de la lumière en 1982¹¹.

Quelle pulsion régressive pousse tant de futurologues à prédire avec une touchante constance l'hibernation prolongée, la vie dans des cités sous-marines ou sur les stations orbitales ? Les plus astucieux donnent des dates précises mais assez lointaines pour éviter les plaintes de consommateurs mécontents. Ainsi, la commission "2100"¹² prévoit, elle, la disparition des maladies génétiques pour 2100, les vêtements jetables pour 2020 avec miroir informatique, robots ménagers et jardiniers, vers 2050 téléphone implanté sous l'oreille.

Autre constante : la manie d'imaginer des modes de transports nouveaux. Elle repose sur le principe que la circulation automobile est lente, coûteuse, inconfortable et qu'il faudra absolument trouver une autre solution. D'où toutes sortes de rêveries sur les véhicules aériens privés.

Plus révélateur est le contraste entre le possible et ce qui est effectivement utilisé. Les autoroutes "guidant" les voitures qu'elles supportent ont beaucoup fait rêver pendant les années soixante, sans parler coussin d'air ou bulle flottante. Dans les années 80, il semblait évident que le contrôle du véhicule par synthèse de la parole, la voiture électrique, les quatre roues motrices et le radio pilotage avec gestion du trafic étaient pour demain. Nul n'avait prévu combien la situation du conducteur des années 90 resterait proche de celle des années Pompidou¹³ et combien nos voitures ressembleraient plus, sauf la carrosserie, à la Ford T des films de Charlot qu'à des navires de science-fiction. Qui eût, d'ailleurs, parié, il y a vingt ans, que nous persévérierions à employer des engins chers, usant une essence polluante et rare, le tout au prix de risques, coûts et efforts insensés ? Qui pouvait concevoir que les appareils individuels à décollage vertical qui existaient déjà il y a trente ans seraient pratiquement oubliés à notre époque¹⁴ ou qu'après avoir débarqué sur la lune, ce qui était attendu depuis Cyrano de Bergerac, on négligerait d'y retourner ?

La projection d'effets d'une technologie repose sur le principe que l'on doit faire tout ce que l'on peut techniquement faire. L'erreur sanctionne alors une faute de raisonnement presque mécanique : l'oubli des "autres" facteurs. L'un d'entre eux, et ce n'est pas le moindre est la "logique de l'usage"¹⁵, celle qui fait que la voiture et l'avion (imaginées par leurs concepteurs pour un usage sportif) changent le monde, que le Minitel ait manqué d'échouer (si les usagers n'en avaient imaginé d'en faire des moyens de drague ou de jeu) ou qui explique le faible développement d'inventions

¹¹ Colin Clarke *Abondance et famine*

¹² Thierry Gaudin "2100 Récit du prochain siècle" Payot 1990

¹³ Sauf peut-être par un gain de sécurité que traduit la chute du taux de mortalité par accident de la route; mais ceci tient bien davantage à une législation plus directive qu'à des avancées techniques.

¹⁴ A notre connaissance, cet authentique appareil composé de deux turbines que l'on enfilait comme un sac à dos n'a guère fait d'apparition publique que lors de la cérémonie d'inauguration des jeux olympiques de Los Angeles.

¹⁵ Voir Jacques Perriault *La logique de l'usage* Flammarion 1989

mirobolantes, faute de désir réel : la téléconférence, la cuisine entièrement pilotée par ordinateur et autres idées récursives pourraient, d'un point de vue strictement technique, être beaucoup plus développées. Qui en a réellement envie ?

Alternatives chiffrées

À l'incertitude "binaire" (une technologie existe ou n'existe pas à la date prévue) s'ajoutent d'autres inconnues : technologies concurrentes (voir la façon dont la télévision numérique a quasiment enterré la télévision haute définition), synergie des technologies (la présence de l'informatique dans presque tous les domaines), impact différent. Aucun futurologue n'aurait parié qu'en 1996 les Européens achèteraient plus d'ordinateurs individuels que de voitures ou que le chiffre d'affaire des jeux vidéo dépasserait celui d'Hollywood. Mais aucun futurologue n'aurait non plus conçu qu'en 1996 on utiliserait peu la voiture électrique, quasiment pas les tissus "intelligents", assez modérément la domotique et surtout personne n'aurait cru que la technologie changerait si peu la vie de l'habitant du Pakistan ou du Bénin.

Le pire pour les futurologues est donc que leurs prédictions se réalisent "un petit peu" : la technique existe à l'état embryonnaire ou expérimental mais ne produit nullement les révolutions culturelles espérées. Les technologies ne s'additionnent pas comme autant d'étapes d'une glorieuse marche en avant, mais elles se concurrencent. Rappelez-vous ce que l'on attendait du vidéodisque dans les années 80 : c'est la "vieille" technologie de la cassette qui l'a emporté. C'est là qu'intervient le jeu compliqué du désir ou de la lassitude des usagers, et une donnée stupide : chacun a un temps, des ressources et des capacités limitées.

Un second type de prévisions se prête encore plus à ces déviations : celle qui portent non plus sur des événements mais sur des réalités statistiques : populations, courbes économiques, tendances, "trends" et "megatrends" comme disent les futurologues américains.

On sait aussi qu'en prolongeant les courbes du passé on aboutit à des résultats manifestement absurdes. Si l'on avait poursuivi celle de développement du transport hippique à certaines époques, nous devrions mathématiquement crouler sous les tonnes de crottin de cheval. De même, comme le démontre Daniel Bell, si, en faisant débiter sa courbe à Franklin, on calcule l'accroissement du nombre d'individus ayant une activité dans le domaine de l'électricité, on conclut que cette branche professionnelle occupera bientôt la majorité de la population. Ou encore, au taux de croissance actuel, les chercheurs seront bientôt plus nombreux que la population totale. La prolongation des courbes exponentielles est une des principales sources des délires futurologues.

Même les courbes démographiques, qui, théoriquement, devraient être une des plus lentes à se modifier et des plus faciles à calculer donnent lieu à toutes sortes d'erreurs. En 1963, la Rand Corporation prévoit 5 milliards d'hommes pour l'an 2000, Charles

Iklé du MIT sept ou huit, Hermann Kahn 6,4¹⁶. Cela commence à ressembler à une variation significative ! Si l'on sait qu'à partir des mêmes données, en 1994, les uns chantent la prescience de Malthus et que les autres concluent comme le démographe Hervé Le Bras que "la surpopulation est un mythe"¹⁷, on peut parier qu'il y aura récédive.

En mai 68, William W. Seifert travaillant pour le projet Transport du MIT (prévision 68-73, un quart de siècle) pronostique pour les U.S.A. une population de 300 millions d'habitants possédant 200 millions de voitures pour 1993 ; d'où la nécessité de faire des passages séparés pour voitures et piétons et de modifier radicalement toutes les règles de l'urbanisme.

Ajoutons encore que les décideurs sont parfois fort longs à réaliser le poids des réalités démographiques. En 1972, sous Nixon, une Commission présidentielle tente de résoudre un problème dramatique : la surpopulation des pays développés, les conséquences du baby-boom. Seule solution : moins d'enfants. Conséquence de nombreux couples se font stériliser. Mais la tendance démographique s'était retournée depuis 5 ans et ce sont plutôt les maux inverses qu'il aurait fallu soigner¹⁸.

La voie royale de la prophétie chiffrée et de la bourde mirobolante reste l'économie. Petit florilège pétrolier : "En 1973 le "choc". Les experts parient sur la chute prochaine des prix. L'INSEE suit. Cinq ans plus tard, il faut se rendre à l'évidence : pas de chute. A la mort du shah, les experts anticipent une hausse modérée: 5%, 10%, certains 50%. La hausse dépasse les 200%. Échaudés, ils anticipent alors une récession. Pas de chance, l'expansion est au rendez-vous pour huit mois, le temps de mettre en place une politique erronée (le plan Chirac/Fourcade). En 1984, miracle : toutes les prévisions sur les prix pétroliers sont concordantes. Mais elles sont toutes fausses de 100%. Depuis, les experts font preuve d'une exquise humilité."¹⁹

Les prévisions du type "A la cadence de 5% par an, l'économie mondiale atteindrait, à la fin du siècle prochain, un niveau cinq cents fois supérieur à celui d'aujourd'hui." (Rapport Pestel-Mesarovic de 1974) n'ont longtemps fait sourciller personne.

Quant au triomphalisme qui régnait dans le camp socialiste, il est à peine besoin de l'évoquer. En 1980 "Le revenu réel par habitant en U.R.S.S. dépassera à peu près de 75% le revenu actuel des travailleurs des U.S.A." prévoyait le programme à long terme adopté par le XXII^e congrès du PCUS en 1960. On se rappelle aussi la vieille plaisanterie qui venait du froid "Nous réaliserons le plan quinquennal, même s'il nous faut un siècle pour cela."

Quand la prévision traite de l'avenir politique, elle doit envisager à la fois les conséquences de situations objectives, la perception subjective et parfois délirante qu'en auront les acteurs et les stratégies qu'ils choisiront. Le résultat est souvent à la mesure de cette complexité. La soviétologie, l'américanologie, et autres mantiques similaires en

¹⁶ Roberto Vacca, *Demain le moyen âge*, Albin Michel, 1973

¹⁷ Hervé Le Bras *Les limites de la planète* Flammarion 1994

¹⁸ J.C. Chesnais *Prévision et projection* in *Le Débat* Janvier 81

¹⁹ Maris *Des économistes au dessus de tout soupçon* Albin Michel 1990

ont donné de brillants exemples : le déclin prochain de l'empire américain ou son triomphe sont des thèmes qui reviennent régulièrement.

Il est toujours possible de plaider que l'effondrement des villes dévastées par les conflits ethniques ou la domination U.S. sur les esprits via les autoroutes de la communication sont pour demain. Par contre, la soviétologie nous offre un des rares cas où l'on ait pu confronter les prévisions des experts à la réalité. De la thèse "L'U.R.S.S. survivra-t-elle en 1984 ?" d'Andrei Amalrik à celle du "Plaidoyer pour une Europe décadente" d'Aron, de "L'empire éclaté" d'Hélène Carrère d'Encausse à la "Finlandisation" d'Alain Minc, au "Communisme comme réalité" de Zinoviev on a pu juger qui avait raison. Les prévisions sur l'avenir du communisme ont oscillé entre son triomphe par victoire économique et une guerre qu'il gagnerait forcément puisque très supérieur militairement aux U.S.A. "désarmés" par Carter, en passant par la transformation de l'Union Soviétique en vague social-démocratie découvrant joies de la société industrielle, sans oublier les multiples "le mur de Berlin protège non plus l'Est de l'Ouest, mais l'Ouest de l'Est"²⁰ ou autres "Il n'y a donc aucune raison de penser qu'à la fin du siècle les troupes soviétiques auront évacué l'Afghanistan."²¹

Même si l'erreur prophétique est, surtout en ce domaine, florissante et multiple, elle semble se conformer à des modèles types. L'un ressort de ce que nous appellerons complexe de Fantomas : il consiste à imaginer un des acteurs du grand jeu politique parfaitement rationnel et prodigieusement rusé dont aucune des actions n'est ce qu'elle paraît être et dont chacune vise un dessein secret. C'est en vertu de ce principe que l'on a pu soutenir jusqu'en 1991 que la perestroïka n'était qu'apparence, qu'elle n'avait rien changé en URSS²² et ne servait qu'à tromper l'Occident. Quoi que l'on fasse contre Fantomas, on tombe donc dans son piège. Mais le raisonnement en terme de "système" donne les mêmes résultats. Ceux qui voyaient l'U.R.S.S. poursuivant sous d'autres masques une géopolitique "tsariste" se trouvaient d'accord avec ceux pour qui l'Union Soviétique était une forme inédite de l'idéocratie au moins sur un point : la durée du système.

Dernier domaine où s'exerce encore la prédiction, celui, flou et changeant des "courants culturels", autres concepts frontaliers et idées avoisinantes. Ici, s'agit de deviner quelles mentalités ou quelles valeurs prédomineront dans les prochaines années. Le prophète parle alors de ce que feront et penseront "les gens". On devine l'ambiguïté qui règne en ce domaine et la difficulté de vérifier une assertion du type "Le XXI^e siècle sera individualiste ou ne sera pas", celle-ci ayant autant de sens que "Le XXI^e siècle sera solidaire, etc.", et il est aussi facile de diagnostiquer la montée de l'irrationnel que de décrire nos lendemains dominés par le triomphe de la raison technicienne. L'agressivité" ou la "tendance à la soumission" sont-ils à la hausse ou à la baisse ? Comment déterminer si ce sont les valeurs "matérialistes" ou "sensibles" ou la "mentalité tragique" qui prédominera dans vingt ans, alors que nous serions bien en peine de porter le même diagnostic sur la Belle Époque ou la Renaissance. Tout

²⁰ Alain Minc *La grande illusion* Grasset 1989

²¹ Herma- Kahn *Les 200 prochaines années*

²² Voir Françoise Thom *Le moment Gorbatchev* Hachette 1990

jugement tenu sur le citoyen futur sans préciser si l'on pense au paysan aveyronnais ou au branché germanopratin n'ont pas le même sens.

Tendances et croyances

À un certain degré de généralité, on peut toujours prophétiser qu'il y aura des courants mystiques et des mouvements de refus du modèle dominant, des manifestations d'égoïsme féroce des nantis, des courants idéologiques inquiétants porteurs d'un totalitarisme latent et que l'on inventera de nouvelles formes de socialité, puisque c'est le genre de pronostic que l'on pouvait faire sous Auguste. Et ne peut-on pas appliquer à n'importe quelle époque passée ou future de l'ère industrielle des diagnostics de futurologues comme "Dans la plus grande partie du monde industrialisé s'installe ainsi une société individualiste mais de masse, une société démocratique mais hiérarchique, conduite par des modèles venant d'en haut" ? ou encore "La légitimité croissante des sensations et des émotions, leur exploration de plus en plus approfondie par une proportion plus forte de la population, constituent un autre changement plus porteur d'avenir."²³ ?

De fait, un futurologue du temps d'Auguste aurait pu formuler le même diagnostic et le voir bientôt vérifier par la prolifération des orgies, le goût des choses exotiques (art, vêtements, nourriture), les courants mystiques, gnostiques, orientaux, la célébration des mystères, l'apparition du christianisme porteur d'un nouveau souci d'introspection et de valeurs plus "douces", les sectes, le succès des enseignements épicuriens et stoïciens... Ajoutons qu'à la même époque, tout futurologue sérieux aurait parié sur le succès du mithriacisme en pleine expansion et non du christianisme qui correspondait à un "socio-type" à l'avenir incertain- "Si le christianisme eut été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eut été mithraïste" écrit Renan.

L'erreur, on le voit, peut être logico-mathématique (prévoir qu'il y aura toujours plus du même, par exemple), axiomatique (refus de douter d'une donnée fondamentale telle la survie de l'URSS ou la fatalité du développement économique), elle peut être eschatologique : elle consiste alors à faire d'une abstraction, la Nature, l'Information ou la Technique une sorte de principe moteur poursuivant ses fins dernières au-delà des ruses ou aléas de l'histoire. Mais la cause des erreurs importe bien moins que les raisons de leur succès. Le secret de la séduction propre aux idées fausses est autrement plus palpitant que celui de leur constance.

Dernier élément, l'étonnante tendance des futurocrates à reproduire les mêmes modèles, si bien que certaines des prédictions des plus modernes gourous de la

²³ *2100 Récit du prochain siècle*, sous la direction de Thierry Gaudin, Payot, 1990

cyberculture ne font que répéter en changeant les accessoires des prédictions qui datent de plusieurs décennies. Avec des variantes mineures le vol individuel, la maison bourrée de robots esclaves, la vie sous les océans ou dans les airs, les machines qui enseignent sans peine et le système de communication permettant de tout faire de sa chambre sont devenus inévitables depuis un siècle. Sans doute s'agit-il de rêveries aux fortes connotations sexuelles ou régressives que nous portons tous en nous : flotter, tout voir tout savoir grâce à un petit appareil que l'on porte sur soi, jouer et combiner, être à la fois tout puissants et protégés par un cocon... Les gourous de la cyberculture ne sont certainement pas coupables de nourrir de tels fantasmes, et ils sont excusables d'ignorer qu'ils ne font souvent que répéter des vieilleries Belle Époque. Mais il est infiniment plus alarmant que le discours sur la cybercivilisation, dernier avatar de la pensée postindustrielle réédite de vieilles mythologies avec l'autorité de la pseudoscience.

L'erreur dans l'anticipation de l'avenir peut être technique, logicomathématique, axiomatique ; elle est, bien entendu, largement idéologique. Ce fut vrai dans les années dans les années de confrontation entre deux systèmes, ce fut vrai d'un discours écologique qui mettait en accusation le mal unique, la volonté de puissance de l'homme, personnifiée par la croissance et qui mènerait le système à sa propre ruine. C'est encore et surtout vrai de promesses d'une civilisation de l'immatériel et de l'information où la communion numérique fait heureusement oublier les antiques réalités des frontières, des cultures, des conflits, des différences entre le Nord et le Sud.

Mais, plus encore, l'erreur futurologique est eschatologique : elle consiste à confondre prévision et découverte des fins dernières, révélation d'un mouvement du réel en œuvre secrètement mais proche de révéler toute sa puissance. Que ce soit par l'intermédiaire du Progrès, du développement, de la lutte des classes, des lois de l'environnement ou de la logique libertaire des nouvelles technologies de l'intelligence, il s'agit toujours d'arriver à un stade final. Car, à travers la multiplicité des modèles, de la cyberculture à la catastrophe écologique, toute futurologie apparaît comme une anti-histoire et par le règne de la technique comme par celui de la Nature c'est toujours la fin d'une incertitude liée aux contradictions et conflits humains qui nous est annoncée.

Sans compter un facteur évident : l'anticipation que nous faisons du futur modifie notre comportement

Futurocratie

Ce constat prêterait également à de vagues considérations sur l'incertitude du futur, ou notre besoin de croire aux utopies ou aux apocalypses. Mais, en dehors du jeu de massacre ou de la dissertation philosophique, cela ne tirerait guère à conséquences si la connaissance présumée de l'avenir ne tenait pas dans nos sociétés une place toute particulière, celle de moyen de légitimation et de mystification. Si particulière même que nous proposons le néologisme de "futurocraties" pour désigner le système d'autorité qui se fonde sur la prétention en une conformité supposée aux tendances du réel, et prône une soumission à une inévitable loi tendancielle cachée, que ne distingueraient encore que quelques-uns ; et cela en dépit (à cause ?) d'un terrifiant taux d'erreurs avérées. Nous vivons en futurocratie en ce sens qu'à chaque instant, bien plus

qu'à la force de la tradition ou à la légitimité de l'autorité, nous sommes appelés à nous soumettre au pouvoir d'anticipations présentées comme inéluctables et scientifiques et qui peuvent aussi bien porter sur la technologie, l'écologie, l'économie, la démographie.

Nous sommes sommés d'être prêts pour l'Europe du prochain millénaire, les inforoutes, la fin de la crise, la civilisation de la communication, les nouvelles technologies, l'économie de l'immatériel, le rééquilibrage Nord-Sud ou le développement durable. Comme nous devions l'être, il y a quelques années pour le triomphe du socialisme puis la révolution libérale, la société des loisirs puis la croissance zéro, le retour à la croissance puis la fin de l'histoire... Mais toujours nous sommes au seuil d'un bouleversement aussi inédit que contraignant et toujours la force des choses ne nous présente qu'un choix unique.

La futurocratie, qui ne se confond que partiellement avec la technocratie ou avec la croyance au Progrès, suppose donc à la fois la prévisibilité de l'avenir, un mouvement unidirectionnel, la compétence de quelques-uns capables d'en distinguer les lois, le caractère crucial du temps présent et, finalement l'avènement proche de quelque chose qui ressemble furieusement à une fin de l'histoire. Or nous sommes en mesure de procéder à un certain nombre de rappels et vérifications d'autant plus nécessaires qu'en futurocratie l'erreur n'empêche pas la récurrence, ni le démenti des faits ne peut saper l'autorité des "compétents".

Les sociétés médiatiques sont des sociétés amnésiques : tel qui annonçait hier que nous allions vers la guerre civile peut prôner la normalisation de la société française, tel qui nous mettait en garde contre la finlandisation de l'Europe s'inquiète à présent du réveil des nations sans que cela compromette ses tirages, tel enfin qui décrivait comment les démocraties finiraient a pu ensuite s'extasier de leur vigueur à longueur de colonnes. Tout comme le fait d'avoir cru à la relance par la consommation, aux énergies de substitution, au plan câble ou au D2 Mac Paquet ne saurait entamer la crédibilité de qui que ce soit, ni l'empêcher de vaticiner de nouveau. Mais s'il n'y a pas sanction, il peut au moins y avoir vérification.